

Mémoires d'une autre vie

Francis JEREZ

**MEMOIRES D'UNE
AUTRE VIE**

2015

A Véronique,

*Qui m'a donné l'envie de
mettre mes rêves par écrit.*

Mémoire d'une autre vie

Le trompe-l'œil

A la suite d'une grave maladie, le médecin avait conseillé à mes parents d'emmener ma sœur à la mer pour bénéficier de son air iodé. Aussi, chaque année, mon père nous y conduisait, ma mère, ma sœur et moi, pour les vacances de Pâques. Il ne restait que le week-end, devant retourner travailler pendant la semaine. Nous nous retrouvions alors à trois pour profiter du bord de mer et de ses charmes. C'était pour moi des vacances de rêve, à l'âge où mes lectures m'emmenaient souvent sur l'océan en compagnie de Long John Silver ou de Barbe Noire. Il y avait en effet, une petite bibliothèque au coin de notre rue où je découvrais Stevenson, Kipling, Melville. Le soir dans mon lit ou si le temps ne nous permettait pas de sortir, je plongeais avec ravissement dans ces histoires de navires et de pirates. Lorsque nous allions faire les courses, ma mère nous emmenait souvent au port pour y acheter du poisson frais. C'était l'endroit que je préférais car je pouvais y voir de près tous les bateaux qui étaient à quai. Bien sûr, il ne s'agissait la plupart du temps que de petits bateaux de pêche, avec de temps en temps un cargo venu décharger sa cargaison, mais ils alimentaient quand même mes rêves de voyages et de ports lointains qui peuplaient alors mes nuits. En revenant à l'appartement, nous longions la mer le long de la digue. Mon regard se portait alors au-delà des vagues, et je m'y voyais,

Mémoire d'une autre vie

voguant sur un trois-mâts, en direction de Maracaibo ou de Zanzibar. A tel point que ma mère devait me réprimander quand, perdu dans mes rêveries, je cessais d'avancer.

Nous habitions dans l'entresol d'un petit hôtel. Ce n'était pas très confortable, mais ce n'était surtout pas cher et très pratique. C'était un deux pièces donnant sur une grande cour. Elles étaient constituées d'une pièce à vivre, avec trois lits, une grande table et une vieille armoire, suivie d'une cuisine avec ce qu'il fallait pour préparer le repas. Cette dernière donnait dans une grande cour, coïncée entre la façade de l'hôtel et un grand mur protégeant le jardin voisin. L'ensemble était meublé de bric et de broc, d'antiquités ne pouvant plus servir pour les chambres d'hôtel. L'inconvénient était que les toilettes se trouvaient à l'extérieur dans la cour. Il fallait traverser la moitié de celle-ci pour accéder à cet indispensable recoin. Si cela ne posait pas de problèmes dans la journée, il n'en allait pas de même la nuit, et c'était toujours avec angoisse que j'allais faire un dernier pipi avant de me mettre au lit. Mon imagination d'enfant faisait alors collection de monstres en tout genre, tapis au plus profond de la nuit, prêts à se repaître du visiteur imprudent qui s'aventurerait sur leur territoire. Au fond de la cour, une vieille peinture en trompe l'œil un peu défraîchie, montrait une petite chaumière rouge surmontée d'une mince cheminée d'où sortait un panache de fumée blanche. Sûr que cette chaumière devait abriter une sorcière ou un ogre, qui la nuit tombée n'hésitait pas à prendre possession de l'endroit dans l'espoir d'attraper l'enfant qui oserait s'aventurer dehors. C'est donc la peur au ventre, que j'allais jusqu'aux toilettes le soir venu, pour en revenir en courant sans regarder derrière moi de crainte de voir un monstre à ma poursuite.

Mémoire d'une autre vie

Au matin notre mère nous avait emmenés au marché. Nous étions revenus à l'hôtel par la digue. Ma sœur et moi jouions dans la cour en attendant le repas tandis que notre mère s'affairait dans la cuisine. Nous nous lancions un gros ballon multicolore que mon père m'avait donné le samedi. C'était un gros ballon gonflable, cadeau reçu dans une station essence en échange d'un petit nombre de points. Il m'arrivait à la taille et je devais ouvrir très grand les bras pour pouvoir m'en saisir. C'était pour moi le plus gros ballon au monde et mon papa me l'avait donné à moi. J'en étais très fier.

Brusquement un brouillard dense se mit à nous envelopper. Il n'était pas rare qu'une brume de mer recouvre la ville en cette saison, mais la soudaineté du phénomène me parut étrange. C'est alors que ma sœur envoie par mégarde mon ballon vers le fond de la cour où il disparaît dans le brouillard. Je reste un moment immobile, regardant la brume dans laquelle il s'était englouti.

- Eh bien ! qu'est-ce que t'attends ? Va le chercher, tu as peur ? me demande ma sœur.

- Non, j'ai pas peur.

Cette affirmation est on ne peut plus erronée. En fait, je suis mort de trouille. Je repense aux monstres qui se terrent, les monstres du fond de la cour, près de la maison en trompe-l'œil. Bien sûr, mon père m'avait expliqué qu'ils n'existaient pas. Il m'avait même emmené un soir jusque à cette maison peinte sur le mur du fond pour me montrer qu'il n'y avait rien. Ma raison me dit donc qu'il n'y a pas lieu d'avoir peur, mais mon imagination...

- C'est un poltron, c'est un poltron, se moque ma sœur.

Non, je ne suis pas un poltron, et je vais le lui prouver.

Mémoire d'une autre vie

Je commence à faire un pas, puis deux dans la direction où s'était évaporé mon ballon. J'avance doucement, sans faire de bruit, persuadé que le silence évitera de réveiller les monstres endormis au fond de la cour. Peu à peu, je progresse au travers du blanc silencieux qui m'entoure. Après quelques pas, je me retourne. Ma sœur et l'appartement ont disparu, avalés par le brouillard. Une angoisse sourde monte en moi. J'allais faire demi-tour et m'enfuir à toute allure quand j'entends :

- Alors, tu le trouves ?

La voix de ma sœur me ramène à la réalité. Non, il n'y a pas de monstres au fond de la cour. Tout cela n'est que le fruit de mon imagination. Je dois continuer et rechercher mon ballon. Je me remets en marche. Enfin, une tache de couleur se dessine dans le blanc de la brume. Il avait roulé jusqu'au bout, contre le mur de la maison en trompe l'œil. Au fur et à mesure que j'avance, les contours se précisent. Je me penche pour prendre mon ballon, quand quelque chose attire mon attention. De la fumée sort de la cheminée de la maison. Pas un panache peint par l'auteur du trompe-l'œil. Non, un vrai panache de fumée blanche qui s'élève pour se fondre dans la brume.

Mon regard descend lentement vers la maison. On peut maintenant distinguer nettement, les briques formant la façade. La fenêtre est bien réelle avec ses carreaux sales et ses rideaux grisâtres, et derrière les rideaux, on peut apercevoir des ombres qui se meuvent. La porte, en bois mal équarri, est légèrement entr'ouverte et le silence de tout à l'heure est maintenant couvert par un léger brouhaha qui s'échappe de cette ouverture. C'est un bruit que je reconnâtrais maintenant immédiatement : des conversations étouffées, des chaises raclant le plancher, des chopes qui se cognent, et tout au fond une chanson entonnée par plusieurs voix pas franchement

Mémoire d'une autre vie

musicales. Une chanson qui parle de bateaux, de ports et de filles qui attendent. Une chanson de marin. Mais j'étais trop jeune à l'époque pour reconnaître ce bruit de taverne, de bouge qui réconforte le marin dans les ports. Il n'y a qu'un vague remue-ménage situé derrière cette porte.

Une petite voix étouffée perce le brouillard.

- Alors, tu viens ? Maman nous attend, crie ma sœur.

Mais je suis totalement fasciné par ce que je viens de découvrir. Ainsi, le fond de la cour n'abritait pas de monstres, mais un autre secret se cachait en son sein lorsque la nuit ou le brouillard le dissimulait aux yeux du monde.

La porte s'ouvre brusquement et une haute silhouette s'encadre dans l'ouverture. Un homme vêtu d'un caban de laine bleue, une pipe émergeant d'une barbe fournie, une casquette vissée sur le haut du crâne, me regarde avec stupeur. Et cet homme, je le reconnais immédiatement. Il aurait pu être le capitaine Achab s'il avait eu une jambe de bois, mais son air bienveillant et ses yeux souriants viennent démentir cette ressemblance physique avec le terrible capitaine du roman de Melville. C'est bien le stéréotype du capitaine des romans qui me passionnent.

- Ben, alors gamin, qu'est-ce que tu fous là ? me demanda-t-il.

- ...

- C'est pas un temps à rester dehors. Avec ce brouillard tu vas attraper la mort. Surtout comme t'es habillé. Allez, viens boire un bon bol de chocolat chaud, ça te réchauffera.

Mes parents m'avaient toujours appris à être méfiant vis-à-vis des étrangers, mais ce n'était pas un étranger puisqu'il habitait chez nous, au fond de la cour. Et puis, un bol de chocolat chaud, c'était quand même très tentant. Sans dire un mot, il s'efface pour me laisser entrer. J'avance de quelques pas pour me retrouver au beau milieu d'une taverne bruyante et

Mémoire d'une autre vie

enfumée. Une ou deux têtes se tournent vers moi, puis reprennent leur occupation première. Paradoxalement, je n'ai pas peur, je me sens en confiance avec ce grand monsieur un peu bourru. Il me fait asseoir à une table où l'attend un bock de bière à moitié entamé.

- Hé, Maude, apport' donc un bol de chocolat chaud. Je viens d'trouver un jeune moussaillon frigorifié dans ta cour.
- Qu'est ce qui foutait là ? j'ai pas vu d'gamin passer.
- J'sais pas, mais y m'a tout l'air gelé. Y dit pas un mot. D'où tu sors gamin ?
- Je jouais dans la cour avec ma sœur en attendant que notre mère nous appelle pour manger.
- Mais où ça ? Dans quelle cour ?
- Là où vous m'avez trouvé.
- Mais y-a rien dans cette cour.
- Si, à l'autre bout, il y a ma maison avec ma maman et ma sœur.

Une grosse bonne femme arrive avec un bol fumant dans les mains.

- M'a pas l'air très net, ton gamin.
- C'est pas mon gamin, j viens de l'trouver dans ta cour.
- Et qu'est ce qu'il y foutait ?
- Sais pas moi.

Pendant ce temps, je plonge mes lèvres dans mon bol. Ils restent silencieux un moment, me laissant déguster tranquillement mon chocolat.

- Je voudrais rentrer chez moi maintenant, demandais-je.
- Mais c'est où chez toi ?
- Au fond de la cour.
- Mais t'es une vraie bourrique toi. J't'ai dit qu'y avait rien au fond d'la cour. Rien que des vieilles latrines où' c'que je me rendais quand j't'ai vu.

Mémoire d'une autre vie

- Non, il y a ma maison au fond avec ma maman et ma sœur.
- T'as qu'à v'nir voir, faut qu' j'y aille de toute façon.

Il me prend par la main et m'entraîne vers le fond, vers la porte par laquelle je suis entré peu de temps avant. Dans la cour, le brouillard s'est levé et un rayon de soleil vient éclairer un misérable petit espace, rempli d'herbe avec au fond une petite cabane dont l'usage ne laisse aucun doute. Voyant cela, je me mets à pleurer. La cour avec ses petits carreaux jaune et rouge a disparu. Ma maison a disparu. Ma sœur a disparu. Comment retourner chez moi ? Comment retrouver ma famille ? Une idée horrible vient me hanter : je suis perdu, je ne retrouverai jamais ma maison, je ne verrai plus jamais ma famille. L'homme s'accroupit devant moi.

- Allons, pleure pas, on va la r'trouver ta maison avec ta sœur et ta maman.

Et il sèche mes joues d'un revers de la main.

- T'es un grand garçon, presque un homme, et un homme n'pleure pas. Allons, faut que j'aille soulager ma vessie. Tu bouges pas de là, je r'viens dans un instant et on s'occupera de trouver une solution. T'es d'accord ?

Je dodeline de la tête, ravalant mon chagrin. Il rentre dans la cabane du fond pour en ressortir quelques minutes plus tard. Mais ces quelques minutes me paraissent une éternité. Je me sens seul, abandonné de tous, perdu dans un monde inconnu. J'aimerais tant que ma maman soit là, qu'elle me prenne dans ses bras, qu'elle me rassure. Sentir sa douceur, sa chaleur et sa présence rassurante. Alors quand cet homme ressort de la cabane, je m'accroche à lui comme à une bouée, mettant tout mon espoir en lui pour retrouver ma famille.

De nouveau dans la taverne, il s'adresse à la grosse femme qu'il avait appelée Maude.